Document generated on 07/18/2025 7:16 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Notes de voyage au Québec en forme de guerre et de gélatine
Les parents catholiques en proscriront la lecture à leurs filles

Jean-Marc Desgent

Number 90, Summer 2001

L'invitation au voyage

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14622ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Desgent, J.-M. (2001). Notes de voyage au Québec en forme de guerre et de gélatine : les parents catholiques en proscriront la lecture à leurs filles. *Moebius*, (90), 31–34.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Jean-Marc Desgent

Notes de voyage au Québec en forme de guerre et de gélatine (Les parents catholiques en proscriront la lecture à leurs filles)

Il y a la vaste machine: voyage-machine, fuite-machine, peur-machine, deux cœurs égarés, anthropophages de l'histoire et cannibales des origines, deux cœurs pourris de langue française, un par-dessus l'autre, comme pour faire la valise, le sac kaki des soldats, des chevaliers de la réincarnation.

Avant le départ, il y a la machine-nausée (c'est mon ultime spiritualité) parce que c'est honteux de partir après les éclats de bombes et les mines très personnelles, parce que c'est honteux de mourir aussi facilement dans les mains de l'illimité, des démons fous ensevelis dans les carcasses nationales.

On voit des dragons dans les têtes.

Il y a la grande machine de course.

C'est comme ça quand nous tombent dessus beaucoup trop de choses qui prient.

Il y a aussi la petite machine du sexe bleu, veiné avec des nombres qui s'en échappent, qui se mêlent, qui se cachent, qui disparaissent dans la peau seule, qui pourront réapparaître dans les thèses-machines: sexe bleu dans la main coupée, encore à demi repliée, oubliée sur la banquette, devant, clou planté chez les monstres pour remplacer l'érection.

Les crânes qui sifflent sont des trains de militaires qui attendent, des avions, des chevaux de carrioles couronnés, sanglés, enfoncés dans le thorax du monde dans la divine comédie, dans la chasse-galerie.
Avec moi le chrétien qui évidemment parle la langue de Pascal et de Groulx, qui s'habille en petit écuyer qui sort son épée partout, avec la nuit des non-existants dans le vent.
Il y a la machine médiocre de l'homme qui transporte, en bagage consigné, jetés pêle-mêle, à la hâte, de la vie à la mort pressante, toutes sortes de bas impurs, de pieds traînés (un allant, l'autre venant), toutes sortes de membres qu'on appelait supérieurs (les clous et les épées qui ne servent plus), de cœurs au kilomètre pour la solidité de mon énergumène, toutes sortes de sangs qui tournent dans un vieux linge (qu'on appelle aussi un *véronique*), une image pour vivre encore cent ans, toutes sortes de spasmes, de machines de têtes qui parlent toujours.

Il a fallu visiter les lieux du bien et du mal, les verbes qui ne sont jamais ouverts, les grandes bibliothèques avec des paranormaux gris, amaigris, momies récentes.
Il a fallu que je sois à Marseille pour qu'on me passe au couteau, au Mexique pour qu'on me fasse monter et descendre des pyramides de carton fabriqué à Trois-Rivières.
Il a fallu que je sorte mon clou planté chez les bizarres pour trois jeunes filles étendues sur un lit ou allongées à l'heure du bain de la bête et de l'ange ou nues descendant un escalier.

Il y a la machine de départ dans la gare.
J'avais les enfants au milieu, à l'aube, pour mourir au soleil.
Ils finiront bientôt avec les terrifiés du réel, les dents cassées sur le pare-chocs des autobus.

Moi dans la mortalité des pauvres à Medellín dans les carbures.
Moi dans la valise morale éventrée pour vivre beaucoup.
Moi dans la chair des catholiques qui bougent dans l'esprit, les escamoteurs de langage et de dates, les faiseurs de tours qui émerveillent encore l'anus des fillettes et l'anus des photos au Rwanda.
Moi dans les dragons dans les têtes dans les corps.
Il y a la machine qui s'ébranle, le train roule enfin, avec les chiens-renifleurs qui passent et repassent sans arrêt.
Dans les bagages, des présences de barbares.
J'attends que ça meure parce que j'ai quelque chose de lointain à concevoir.

On ouvre les sacs à main, les compartiments personnels.
La puanteur est intolérable comme sur les chariots des hôpitaux.
Les débris d'homme marchent jusqu'au monde meilleur, jusqu'aux érotismes gothiques (les pointes dans le ciel).
Les débris humains, c'est infini, c'est tendre, ça va jusqu'aux élus, jusqu'à la médecine des croix, celles qui chantent dans la chorale des femmes dotées d'organes amoureux rétractables.

Je suis aujourd'hui, premières notes de voyage au Québec en forme de guerre et de gélatine, tout près des théologies du vide (un vrai monde pour ma haine).
Je fais le chemin des métamorphoses, celui qui ne mène pas aux immortels, au paradis des sacrifiés avec le cœur en moins, déposé sur la banquette, devant, couvert d'une fine dentelle que j'ai ramenée d'Europe d'ici (un vaste continent de sourds obéissant à la volonté de l'Un, un endroit charmant qui se trans-

forme en feu premier, puis en mer noire, puis en terre réfléchie par les autres, puis en beau gaz hilarant pour mourir dans un camp).
J'ai constaté que ça se terminerait avec ma catastrophe patentée avec plusieurs neiges dehors avec les raquettes de marche dans l'hypothalamus.

Il y a la machine-train, la machine-peur, la machine-fuite, la machine-vite, la machine des paysages qui ne se renouvellent jamais.
Je quitte pour la dimension que je saisis mal.
Mes enfants dorment, la cervelle blanche tombée sur le pied des passagers.
Je trouve à penser plus près fabriquant la gloire éternelle des bétails qu'on amène boire.
On ne peut tout comprendre d'un homme et son clou qui part (le temps d'une chasse) caché dans le crâne d'un orignal qui monte.